

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 23 JUIN 1846.

No. 40

LA SUPÉRIEURE DES DAMES DE SAINT-JOSEPH

SUITE ET FIN.

Mais la supérieure a disparu, et les jeunes sœurs, tout en contemplant avec un respect mêlé d'effroi ces figures hasanées, ombragées par de longues barbes et d'épaisses moustaches, se demandent tout bas : *Où peut être notre mère?* Quelques minutes après, la supérieure, avec un long pain blanc sous les bras, et deux bouteilles de vin à la main, revient avec l'air du triomphe; la joie brille dans ses traits, car elle vient de faire une bonne action, et des malheureux vont être secourus par elles. Déposant avec orgueil ses bouteilles et son pain sur la table, elle s'informe si les vaches ont pu fournir un peu de lait, et si les pommes de terre sont bientôt cuites: tout va à souhait. La nappe est placée de nouveau, et le festin est prêt; on engage les Autrichiens, qui devaient du coin de l'œil les mets qu'on leur prépare, à se mettre à table: *ia ia*, répondent-ils en mangeant comme des affamés; en un quart d'heure, le pain de huit livres, la terrine de lait, les pommes de terre ont disparus! mais ils ont l'air si contents! ils paraissent si bien sentir ce qu'on fait pour eux! que chaque religieuse partage leur bonheur; sans la discrétion, qui est fille de l'obéissance, on aurait bien demandé à notre mère comment elle avait fait pour avoir tant de richesses; mais l'obéissance est le premier vœu que l'on fait en prenant le saint-habit!... notre mère ne dit rien... il ne faut donc pas l'interroger!...

Mes lecteurs qui n'ont pas sans doute pas fait vœu d'obéissance, seraient peut-être aussi curieux que les jeunes sœurs, et je vais les satisfaire.

Le père J... avait fait présent à sa fille d'une grosse montre d'argent à réveil bien antique, qui servait à marquer l'heure des repas et de la prière; la supérieure tenait beaucoup à ce don paternel, mais elle tenait encore plus à faire du bien; et dans cette âme servente autant que généreuse, le premier mouvement n'était jamais pour elle, mais tout pour les autres; l'ai abattu et souffrant des pauvres prisonniers lui avait inspiré une véritable piété; elle avait pensé que le soleil leur indiquait les heures destinées à prier; et qu'elle pouvait se passer quelques jours de la montre régulatrice; surmontant la peine que devait lui causer la démarche qu'elle allait faire, et en en faisant le sacrifice à Dieu, elle alla chez un cabaretier, et le pria de lui donner deux bouteilles de vin, un pain de huit livres, et une autre friandise avec laquelle elle voulait surprendre agréablement ses hôtes; et, se souvenant du précepte de l'Évangile, qui dit que la main gauche doit ignorer ce qu'a donné la droite, dédaignant les interprétations malignes qu'on pourrait donner à sa demande, elle tira la montre, la posa sur la table, et dit au cabaretier: Je n'ai point d'argent pour vous payer; mais cette montre vous servira de nantissement: dans huit jours viendrai la reprendre. Cet homme eut assez de pudeur pour hésiter, et il allait refuser ce gage, mais la supérieure, légère comme un oiseau, et impatiente d'apporter le soulagement qu'elle vient d'obtenir, est déjà bien loin, et le cabaretier est obligé de serrer la montre. Voilà le moyen qu'elle employa, et dont son humble charité ne fit part à personne.

Lorsque les dernières miettes du repas furent englouties, les Autrichiens, ne sachant comment témoigner leur reconnaissance, baisaient les pieds des jeunes sœurs, qui se sauvaient en riant comme des folles.

Avant de partir, la supérieure leur remit une fiole qui contenait à peu près une demi-bouteille d'eau-de-vie, en leur faisant signe que cette liqueur soutiendrait leurs forces pendant la route. Ce nouveau présent, si précieux pour des Autrichiens, et surtout dans la circonstance, fut reçu avec des transports de joie inexprimables, et les bonnes sœurs durent être longtemps heureuses, si les bénédictions et les vœux des prisonniers ont été exaucés.

L'établissement de la sœur J... prenait de l'accroissement, une foule de jeunes personnes demandait à y être admises, et ce n'était sûrement pas l'oisiveté ou le plaisir qui les y portaient, puisque la vie la plus laborieuse et la plus austère leur était imposée. La supérieure pensa à étendre le bienfait de son association dans différents départements; et, sans autres moyens que son extrême activité, sans autres ressources que les espérances qu'elle fondait sur le zèle et la piété, elle entreprit différents établissements surtout près des campagnes, ou elle répandait le bienfait de l'instruction religieuse et les secours les plus charitables.

Longtemps elle eut à lutter contre les contradictions, les besoins, les privations et même les atteintes de la calomnie; car quelles sont les vertus que la calomnie n'ose pas attaquer! Mais un courage à toute épreuve, une énergie

dont bien des hommes se glorifieraient, une charité sans bornes, la firent surmonter bien des obstacles.

Entre mille traits que je pourrais citer et qui prouveraient tout le bien qu'elle a fait, j'en choisirai seulement deux qui donneront une légère idée de sa bonté et de sa touchante charité.

Une jeune personne de Turin avait été confiée assez légèrement par sa mère à une dame française, qui prétendait avoir beaucoup de crédit à la cour de France, et procurer une place lucrative à cette jeune personne.

Arrivée à Paris, la dame, loin de se rendre aux sollicitations de la demoiselle piémontoise, ne la mène chez aucune des personnes auprès de qui elle s'était vantée d'avoir accès, et laissa même entrevoir le projet de lui faire faire des connaissances qui pouvaient devenir utiles... mais dont le but n'était pas équivoque. Un galant homme, qui logeait dans le même hôtel garni que ces deux dames, eut occasion de démêler promptement les projets de l'intrigante, et, par un sentiment d'honneur qui se trouve dans tous les cœurs français, il prit un vif intérêt à la position de cette étrangère, âgée de dix-huit ans, éloignée son pays, sans aucune ressource et entièrement à la merci de la femme indigne qui jouait un rôle si méprisable. Il parla dans une société où se trouvait la sœur J... de la position de cette jeune personne; pénétrée des dangers qu'elle pouvait courir, la supérieure s'écrie: Qu'elle vienne chez nous! elle y trouvera un asile décent, du pain et des conseils. L'obligeant monsieur saisit bien vite une proposition faite si à propos, et la sœur J... alla elle-même chercher la demoiselle, qu'elle amena dans un établissement qu'elle venait de former à Paris; s'inquiétant du sort de la jeune personne, elle la garda pendant trois mois, l'habilla proprement, fit des démarches auprès du commandant de Paris, qui était alors le général Despinnois, et comme il avait connu le père de la demoiselle, il pourvut aux frais de son voyage, et elle retourna à Turin, bénissant la charitable religieuse qui l'avait arrachée aux dangers de la séduction.

En 1817, les récoltes avaient été mauvaises et le pain était d'une cherté extrême; madame J... avait un petit établissement dans une campagne, où son frère et cinq sœurs religieuses cultivaient péniblement la terre, et envoyaient les productions à un autre établissement beaucoup plus considérable. Heureusement, on avait planté une si grande quantité de pommes de terre, que cette utile production, ayant donné une récolte très-abondante, devint une ressource précieuse pour tout le pays.

De malheureux artisans, après avoir vendu jusqu'aux outils de leur profession pour se procurer du pain, erraient dans les départements voisins, et cherchaient une nourriture qu'ils ne trouvaient plus dans leur pays. Quelquefois ils étaient forcés d'arracher l'herbe des prairies, et de se nourrir de leurs racines. Les routes étaient couvertes de ces malheureux, qui ressemblaient plutôt à des ombres qu'à des vivants. Tous ceux qui passèrent auprès de la maison des religieuses, ne s'y adressèrent jamais en vain; ce n'était pas du pain qu'on pouvait leur donner, puisqu'il n'y en avait point; mais des pommes de terre, du cidre. Souvent un gîte dans la grange leur donnait le temps d'attendre de nouvelles ressources. J'ai vu des jeunes filles sans ouvrage, sans pain, venir solliciter à mains jointes pour obtenir du service dans cette maison, dont les simples habitans, cultivant la terre de leurs mains, n'avaient assurément pas besoin d'aide; mais jamais elles ne refusaient, et les jeunes filles furent admises, partageant avec les religieuses l'asile, la nourriture, les vêtements. Qu'elles m'ont inspiré de respect ces pieuses filles! Faisant le bien comme par instinct et sans aucune ostentation; vivant de privations, parce qu'elles partageaient avec les autres le peu qu'elles avaient, et que la plus grosse part n'était pas la leur; mais toujours gaies, n'ayant jamais un moment d'humeur ou de murmure; jouissant constamment de cette paix intérieure que donne le témoignage d'une bonne conscience; conduisant la charrue en priant Dieu, ou montrant à lire aux enfans du village, et leur apprenant leur catéchisme.

L'œil clairvoyant du gouvernement jugea enfin quel parti on pouvait tirer de ces filles laborieuses, simples et pieuses, et il proposa à la servente supérieure un moyen qui convenait à son ardente charité; c'était de porter dans quelques colonies françaises situées en Afrique le bienfait de l'instruction et des principes religieux. D'après le zèle et le caractère de madame J... rien ne convenait mieux à son activité. Elle envoya à deux reprises différentes des sœurs qu'elle prenait dans sa maison principale, et qui s'embarquèrent pour l'île Bourbon. La chaleur dévorante du climat et les périls d'une longue navigation ne les rebutèrent pas, et à leur arrivée, elles effacèrent